

Nicolas Barreau, *La Vie en Rosalie*
Éditions Héloïse d'Ormesson, 2016

ROSALIE AIMAIT LE BLEU. C'était le cas depuis qu'elle était capable de penser. Et cela faisait maintenant vingt-huit ans.

Ce jour-là, comme tous les matins à onze heures, en ouvrant sa boutique de cartes postales, elle leva les yeux et espéra découvrir dans le ciel parisien, gris et brumeux, une parcelle de bleu. Elle la trouva et sourit.

Rosalie Laurent comptait, parmi ses premiers et ses plus beaux souvenirs d'enfance, un ciel d'un bleu inimaginable surplombant une mer turquoise qui, ruisselante de lumière, paraissait s'étendre jusqu'au bout du monde. Elle avait quatre ans et, au mois d'août, ses parents avaient quitté un Paris surchauffé, ses immeubles en pierre et ses rues recouvertes de bitume, pour emmener leur fille sur la Côte d'Azur. Cette même année, lorsqu'ils étaient rentrés chez eux après cet été lumineux aux Issambres, un été qui n'en voulait plus finir, tante Paulette lui avait offert une boîte d'aquarelle. Rosalie s'en souvenait encore avec précision.

– De l'aquarelle? Tu ne trouves pas que c'est exagéré, Paulette? avait demandé Catherine dont la voix distinguée avait pris un ton indiscutablement désapprobateur. Un coffret aussi coûteux pour une enfant si jeune? Elle ne va rien pouvoir en faire. Il vaut mieux qu'on le mette de côté un moment, n'est-ce pas, Rosalie?

Mais Rosalie n'était pas prête à rendre le précieux cadeau de sa tante. En proie à une violente émotion, elle s'était cramponnée à la boîte de peinture comme s'il s'agissait de se battre pour sa vie. Finalement, sa mère avait soupiré avec agacement, et laissé la petite entêtée aux longues nattes brunes agir comme elle l'entendait.

Cet après-midi-là, Rosalie avait passé des heures à peindre page après page avec ardeur, armée de son pinceau. Le soir venu, elle avait rempli le bloc à dessin et les trois godets de bleu étaient presque vides.

Le devait-elle à ce tout premier regard posé sur la mer, gravé dans sa rétine de fillette comme une métaphore du bonheur? À sa volonté, précocement affirmée, de faire les choses différemment? Quoi qu'il en soit, le bleu ravissait Rosalie comme nulle autre couleur. Elle avait découvert l'étendue de sa palette enfant, émerveillée, avec une soif de savoir inextinguible.

– Et celui-là, comment il s'appelle, papa? questionnait-elle régulièrement son père, un homme très bienveillant et indulgent qu'elle tirait par la manche de sa veste, lui montrant du doigt tel ou tel bleu qu'elle remarquait.

Pensive, sourcils froncés, elle se tenait longuement devant le miroir, étudiant la nuance de ses prunelles qui semblaient marron de prime abord, mais se révélaient d'un bleu très sombre quand on prenait le temps de bien les regarder. C'est ce qu'avait affirmé Émile, son père, et Rosalie en avait été soulagée.

Avant même de savoir vraiment lire et écrire, elle savait nommer les teintes de bleu les plus diverses. Depuis le bleu dragée le plus clair et le plus tendre, le bleu ciel, le bleu ardoise, le bleu givré, le bleu pigeon ou l'aigue-marine limpide, qui faisait s'élever l'âme, jusqu'à ce bleu azur soutenu, intense, radieux, à vous couper le souffle. Sans oublier l'irrésistible outremer, le bleu barbeau ensoleillé ou le froid bleu cobalt, le bleu pétrole tirant sur le vert, qui recelait les nuances de la mer, ou le mystérieux indigo, renfermant une pointe de violet, pour finir par le profond bleu saphir, le bleu de minuit ou le bleu nuit presque noir, dans lequel le bleu finissait par se dissoudre.

Pour Rosalie, il n'existant aucune couleur aussi riche, aussi merveilleuse et variée que celle-là. Pour autant, elle ne se serait jamais attendue à ce qu'il lui arrive, un jour, une histoire dans laquelle un tigre bleu jouerait un rôle significatif. Et elle aurait encore moins soupçonné que cette histoire – et le secret qu'elle dissimulait – allait changer sa vie de fond en comble.

Hasard ? Destin ? Un écrivain affirme que l'enfance est le sol sur lequel nous marcherons toute notre vie.

Plus tard, Rosalie devait régulièrement se demander si tout n'aurait pas pris une tournure différente si elle n'avait pas autant aimé le bleu. La pensée qu'elle aurait aisément pu passer à côté du moment le plus heureux de son existence lui serrait le cœur. La vie était souvent imprévisible et compliquée, mais finalement, de manière surprenante, tout revêtait un sens.

Lorsque Rosalie, à dix-huit ans – son père était mort quelques mois plus tôt d'une pneumonie qui n'avait pas été traitée à temps –, avait annoncé qu'elle voulait étudier l'art et devenir peintre, sa mère, d'effroi, avait manqué lâcher la quiche lorraine qu'elle s'apprêtait à apporter dans la salle à manger.

– Pour l'amour du ciel, mon enfant, fais quelque chose de raisonnable ! s'était-elle exclamée.

Elle avait maudit intérieurement sa sœur, Paulette, qui avait dû mettre cette sottise dans le crâne de la jeune fille. Catherine Laurent n'aurait jamais juré à voix haute. Née de Vallois (ce dont elle tirait une fierté certaine), c'était une dame jusqu'au bout des ongles. Malheureusement, la richesse de la famille d'extraction noble avait fondu au fil des siècles, et le mariage de Catherine avec le physicien Émile Laurent, un homme intelligent et affable, mais peu apte à s'imposer, qui avait finalement échoué dans un institut scientifique au lieu de connaître les grands succès espérés dans le secteur économique, n'avait pas arrangé les choses. En fin de compte, il ne restait même plus assez d'argent pour engager du personnel digne de ce nom – exception faite de la femme de ménage philippine, qui parlait à peine français et venait dépoussiérer et nettoyer, deux fois par semaine, l'appartement ancien avec ses hauts plafonds ornés de moulures en stuc et son parquet en point de Hongrie. Il ne faisait toutefois aucun doute pour Catherine qu'il fallait rester fidèle à ses principes. Quand on n'avait plus aucun principe, tout s'en allait à vau-l'eau, trouvait-elle.

« Une de Vallois ne fait pas ce genre de chose » était une de ses phrases favorites, et ce jour-là aussi, elle l'avait servie à sa fille unique qui, hélas, paraissait vouloir emprunter un chemin radicalement différent de celui qu'elle avait envisagé pour elle.

Avec un soupir, Catherine avait posé le plat en porcelaine blanche contenant la quiche odorante sur la grande table ovale dressée pour deux seulement, et songé une fois encore qu'elle ne connaissait pas grand monde à qui le prénom Rosalie semble correspondre aussi peu.

Dans le passé, pendant sa grossesse, elle avait imaginé une petite fille délicate, blonde comme elle, douce et... gracieuse, d'une certaine façon. Rosalie n'était rien de tout cela. Elle était intelligente, certes, mais également très obstinée. Elle avait son caractère et il lui arrivait de se taire pendant des heures, ce que sa mère jugeait étrange. Quand Rosalie riait, elle riait trop fort. Catherine trouvait cela peu élégant, même si d'autres lui assuraient que Rosalie avait quelque chose de rafraîchissant.

– Laisse-la donc, elle a du cœur, répétait Émile chaque fois qu'il cédait à une lubie de sa fille.

Comme à l'époque où, enfant, elle avait tiré son matelas neuf sur le balcon humide, au beau milieu de la nuit, pour dormir à la belle étoile. *Parce qu'elle voulait voir comment tournait le monde !* Ou lorsque, pour l'anniversaire de son père, elle avait préparé cet affreux gâteau en ajoutant du colorant alimentaire bleu, un gâteau qui donnait l'impression qu'on allait s'empoisonner dès la première bouchée. Pour la simple

raison qu'elle était obsédée par cette couleur! Du grand n'importe quoi, de l'avis de Catherine, mais bien sûr, Émile avait trouvé l'idée géniale et prétendu que c'était le meilleur gâteau qu'il ait mangé de sa vie.

— Il faut que vous y goûtiez tous! s'était-il écrié, avant de répartir la bouillie bleue sur les assiettes des invités.

Ah, ce brave Émile! Il n'avait jamais rien pu refuser à sa fille.

Et maintenant, cette nouvelle lubie!

Catherine avait froncé les sourcils et considéré la jeune fille grande et élancée, visage pâle et yeux sombres, qui jouait avec sa longue tresse brune nouée lâchement, l'air absent.

— Ôte-toi ça de l'esprit, Rosalie. La peinture est un art peu lucratif. Je ne peux ni ne veux encourager ce genre de chose. De quoi penses-tu vivre? Crois-tu que les gens attendent tes tableaux?

Rosalie continuait à entortiller sa natte sans répondre.

Si Rosalie avait été gracieuse, Catherine Laurent, née de Vallois, ne se serait pas inquiétée pour la subsistance de sa fille. Après tout, il y avait à Paris suffisamment d'hommes qui gagnaient bien leur vie, si bien qu'il importait peu que leur épouse peigne à côté ou ait une marotte ou une autre. Mais elle avait le désagréable sentiment que sa fille ne réfléchissait pas en ces termes. Dieu seul savait qui elle finirait par fréquenter!

— J'aimerais que tu fasses quelque chose de raisonnable, avait-elle dit une nouvelle fois avec insistance. Papa l'aurait voulu, lui aussi. — Elle avait placé une part de quiche fumante sur l'assiette de sa fille. — Rosalie? Tu m'écoutes?

Rosalie avait relevé la tête, une expression insoudable dans les yeux.

— Oui, maman. Je dois faire quelque chose de raisonnable.

Elle avait tenu parole. Plus ou moins... L'acte le plus raisonnable que Rosalie ait pu concevoir avait été d'ouvrir, après quelques semestres à étudier arts graphiques et design, un magasin de cartes postales. Grand comme un mouchoir de poche, il se trouvait rue du Dragon, une jolie petite voie bordée de maisons de ville moyenâgeuses, à un jet de pierre des églises Saint-Germain-des-Prés et Saint-Sulpice. Il y avait là des boutiques, des restaurants, des cafés, un hôtel, une boulangerie, le magasin de chaussures préféré de Rosalie, et même Victor Hugo y avait jadis habité, comme l'indiquait une plaque apposée sur le mur du numéro 30. Quand on était pressé, on pouvait parcourir la rue du Dragon en quelques pas et déboucher sur le très animé boulevard Saint-Germain, ou dans la rue de Grenelle en prenant le sens opposé. Un peu plus calme, elle menait aux élégants immeubles et palais du quartier ministériel, pour s'achever sur le Champ-de-Mars, devant la tour Eiffel. Cependant, on pouvait aussi y déambuler sans but et s'arrêter encore et encore parce qu'on avait découvert, dans une vitrine, quelque chose de plaisant qui demandait à être goûté, tâté ou essayé. Alors, arriver au bout de la rue pouvait prendre un certain temps. C'était ainsi que Rosalie avait remarqué le panneau *À louer* dans le magasin d'antiquités vide, un commerce que sa propriétaire avait cessé de tenir peu de temps auparavant, en raison de son âge avancé.

Rosalie était aussitôt tombée amoureuse du local. Un encadrement en bois peint en bleu ciel s'étirait autour de l'unique vitrine et de la porte d'entrée, à droite, au-dessus de laquelle le désuet carillon argenté de l'ancienne occupante était encore accroché. La lumière venait se réfracter en petits cercles sur les carreaux anciens, noirs et blancs. Ce jour de mai, un ciel sans nuages s'étendait au-dessus de Paris, et Rosalie avait eu la sensation que la boutique l'attendait.

Le loyer était tout sauf modéré mais restait avantageux compte tenu de son emplacement, comme le lui avait assuré M. Picard, un homme âgé, corpulent, à la chevelure clairsemée et aux yeux marron, brillants de ruse. Il y avait en outre, au-dessus du local, une pièce à laquelle on accédait par un étroit escalier en colimaçon, aux marches en bois, avec une petite salle de bains et une minuscule cuisine attenantes.

— Comme ça, vous n'aurez pas besoin de chercher d'appartement, ha! ha! ha! avait plaisanté M. Picard, son ventre rond tressautant avec entrain. Quel genre de commerce comptez-vous tenir, mademoiselle? Rien qui fasse du vacarme ou qui sente, j'espère: j'habite dans cet immeuble, tout de même.

– Une papeterie, avait répondu Rosalie. Papier cadeau, papier à lettres, crayons et jolies cartes pour les occasions très particulières.

– Aha. Bon, bon. Eh bien, bonne chance alors! avait lancé M. Picard, quelque peu perplexe. Les touristes aimeront toujours acheter des cartes avec la tour Eiffel dessus, hein?

– Une boutique de *cartes postales*? s'était exclamée sa mère au téléphone, incrédule. Mon Dieu! Ma pauvre enfant, qui écrit encore des cartes de nos jours?

– Moi, pour ne citer qu'une personne, avait rétorqué Rosalie, puis elle avait tout bonnement raccroché.

Quatre semaines plus tard, debout sur une échelle, elle fixait une enseigne en bois peint au-dessus de la porte d'entrée de son magasin.

LUNA LUNA, voilà ce qu'on pouvait y lire en grandes lettres incurvées, et dessous, en caractères plus petits: *Vos souhaits mis en couleurs par Rosalie*.



Nicolas Barreau, *La Vie en Rosalie*

Roman traduit de l'allemand par Sabine Wyckaert-Fetick

320 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-344-2

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2016 | www.heloisedormesson.com